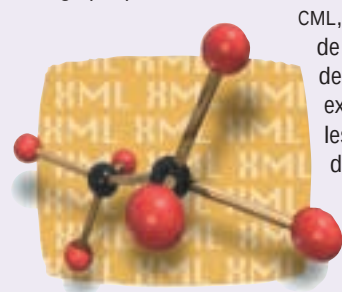


Les nouveaux langages des sciences

Gâce à XML, les scientifiques échangent plus facilement des théories, des calculs et des résultats expérimentaux. Depuis longtemps, les mathématiciens étaient frustrés par l'inaptitude des navigateurs à afficher les expressions mathématiques autrement que sous forme d'images. Le langage MathML, opérationnel depuis le printemps 1999, leur permet de couper des équations dans les pages Internet et de les coller directement dans leurs logiciels de calcul formel, en vue de les utiliser pour des calculs ou pour des graphiques.

Les chimistes vont plus loin encore : ils ont mis au point de nouveaux navigateurs pour leur langage CML (*Chemical Markup Language*), fondé sur XML, qui donne des représentations graphiques de la structure moléculaire des composés décrits dans les pages Internet.



CML, de même que le langage de l'astronomie, en cours de mise au point, aide les chercheurs à explorer rapidement une multitude de citations de revues pour en extraire les articles correspondant à leur sujet d'étude : les astronomes, par exemple, peuvent rentrer les coordonnées célestes d'une galaxie, afin de récupérer une liste d'images, d'articles et de données instrumentales sur l'objet en question.

XML sera utile pour la réalisation d'expériences aussi bien que pour l'analyse de leurs résultats. En 1998, les ingénieurs de la NASA ont entrepris de mettre au point l'AIML (*Astronomical Instrument ML*, soit « langage ML pour les instruments astronomiques »), qui commande le télescope infrarouge SOFIA lors de ses vols stratosphériques à bord d'un Boeing 747. À terme, AIML permettra aux astronomes du monde entier de commander des télescopes et, peut-être même, des satellites, par l'intermédiaire d'un simple logiciel de navigation sur le réseau Internet.

Pendant ce temps, sur Terre, les généticiens utiliseront bientôt BSML (*Biosequence ML*), afin d'échanger et de manipuler les quantités énormes d'information qui résultent des innombrables projets de séquençage du génome. Un navigateur BSML, mis au point et distribué gratuitement par la Société *Visual Genomics*, permet aux chercheurs de fouiller de gigantesques bases de données de code génétique et d'afficher les fragments trouvés sous forme de cartes et de tableaux, bien plus explicites que les suites de lettres habituelles.

Question de style

Les utilisateurs, eux, sont préoccupés de ce que font les programmes, et non de leur description. Ils veulent que les programmes affichent de manière intelligible l'information codée en XML, mais les balises XML ne donnent pas d'indications sur la présentation de l'information sur l'écran ou sur le papier.

Cette caractéristique est d'ailleurs un avantage pour les éditeurs, qui veulent souvent réutiliser le contenu d'un document, c'est-à-dire décliner une publication sous une multitude de formes, imprimées ou électroniques. En balisant le contenu d'un texte pour en décrire son sens, XML autorise cette publication multiple, indépendamment du type de support. Les éditeurs peuvent ensuite appliquer des règles organisées en feuilles de style pour mettre en forme automatiquement le passage sous diverses formes. Le standard pour les feuilles de style XML, en cours de mise au point, est XSL (pour *eXtensible Stylesheet Language*).

Les versions les plus récentes de certains navigateurs Internet peuvent lire un document XML, récupérer la feuille de style appropriée, et l'utiliser pour trier et formater l'information sur l'écran. L'utilisateur ne verra pas la différence entre des informations codées par HTML ou par XML, mais l'accès aux sites XML sera bien plus rapide.

Les malvoyants gagneront beaucoup de cette approche de l'édition, car les feuilles de style leur permettront de présenter un document XML en braille ou sous forme parlée. De même, les pages Internet pourront être lues à voix haute par les ordinateurs de bord des voitures (voir la figure 2).

Un traducteur universel

Bien que le réseau Internet ait été créé par le milieu universitaire et scientifique, c'est l'industrie et le commerce qui, attirés par les potentialités du système, ont suscité son expansion fulgurante. Le commerce électronique s'est imposé, mais les transactions entre entreprises se développent au

moins aussi rapidement. Les industries aimeraient utiliser le réseau pour régler leur production sur les commandes qu'elles enregistrent, mais cet ajustement, qui limiterait les stocks, impose une automatisation des chaînes de production et des communications avec les fournisseurs de matières premières ou de pièces détachées. Or, les interactions de systèmes informatiques sont gênées par l'hétérogénéité des traitements.

Depuis des siècles, les affaires se font par l'échange de documents standardisés : bons de commande, factures, reçus. Ces documents assurent les interactions des parties concernées. Chaque document contient exactement ce que son destinataire a besoin de savoir, et rien de plus. De même, l'échange de documents reste le fondement des transactions commerciales en ligne, mais le langage HTML n'a pas été conçu pour ces échanges. En revanche, XML a été conçu pour l'échange de documents, et nous ne doutons pas que le commerce électronique mondial reposera largement sur la circulation de transactions matérialisées par des millions de documents XML échangés par l'Internet.

Ainsi, le réseau renforcé par XML sera plus rapide, plus convivial et mieux adapté aux affaires. En contrepartie, les concepteurs des sites auront plus de travail. Des bataillons de programmeurs seront nécessaires pour tirer un plein parti des nouveaux langages XML. Bien que les jours des autodidactes du réseau ne soient pas encore comptés, l'espèce est en danger. Les concepteurs de demain devront être versés non seulement dans la production de textes et de graphiques, mais encore dans la construction de systèmes combinant à plusieurs niveaux des arbres de données, des structures de liens hypertexte, des métadonnées et des feuilles de style, qui, ensemble, constituent l'infrastructure robuste du réseau de deuxième génération.

Jon BOSAK, qui travaille pour la Société *Sun Microsystems*, est président du groupe de coordination XML du Consortium W3C. Tim BRAY, fondateur de la Société *Textuality*, est coéditeur de la norme XML 1.0.

Alain MICHARD, *XML : langage et applications*, Eyrolles, 1998.

Des liens pour cet article sont disponibles sur notre site : <http://www.pourlascience.com>

Cônes et toxines

FRÉDÉRIC LE GALL • PHILIPPE FAVREAU • GEORGES RICHARD

Pour paralyser leurs proies, ces coquillages utilisent des venins qui contiennent d'innombrables toxines dont l'action est très spécifique. Certaines ont été isolées et seraient utilisées comme analgésiques et comme anticonvulsivants chez l'homme.

En 1796, lors d'une vente aux enchères, une œuvre du peintre flamand Vermeer, la *Femme en bleu lisant une lettre* est vendue 43 florins. À la même enchère, un spécimen de *Conus cedonulli*, un mollusque marin de cinq centimètres de longueur, est vendu plus de six fois plus cher !

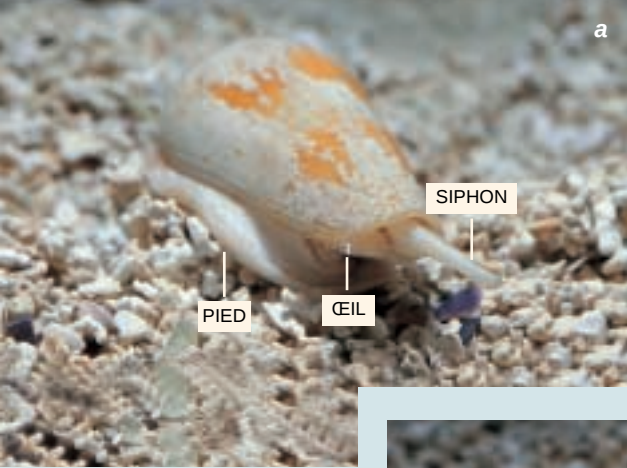
La famille des Conidae suscitait déjà l'enthousiasme chez les collectionneurs et les artistes. Selon le naturaliste Lamarck, «le genre cône est le plus beau, le plus étendu et l'un des plus considérables de la classe des univalves. C'est celui qui renferme les coquilles les plus précieuses et en même temps les plus remarquables, soit par la régularité de leur forme, soit par l'éclat et l'admirable variété de plusieurs d'entre elles. Aussi sont-elles très recherchées des amateurs».

Aujourd'hui, si les collectionneurs sont toujours aussi nombreux, c'est le venin produit par les Conidae, ou cônes, qui intéresse les biologistes et surtout les neurobiologistes.

Les toxines contenues dans ces venins, nommées conotoxines, perturbent le fonctionnement du système nerveux ou des muscles. Les cônes utilisent une panoplie de conotoxines qui, agissant en synergie, paralysent les proies.

Ces toxines ont des cibles spécifiques et sont utilisées par les biologistes pour étudier certaines fonctions du système nerveux et pour caractériser de nouveaux types de récepteurs et de canaux ioniques. Leur spécificité d'action physiologique fait de ces toxines des agents utilisables dans le traitement de la douleur et des convulsions, notamment dans les épilepsies.





L'appareil venimeux

Les Conidae ont élaboré cette panoplie de conotoxines aux actions spécifiques au cours de leur évolution. Ils appartiennent à une famille de mollusques gastéropodes regroupant tous les cônes. Les premiers cônes sont apparus au début de l'Éocène, il y a un peu moins de 60 millions d'années. Au Lutécien (il y a 40 à 50 millions d'années), la famille commence à se développer, et les espèces fossiles de cette période abondent dans le Bassin parisien et en Normandie. Les premiers cônes piscivores, qui se nourrissent essentiellement de poissons, apparaissent peut-être au cours du Miocène (entre 23 et 5 millions d'années). Aujourd'hui, la famille des Conidae compte plus de 600 espèces, vivant principalement dans les eaux peu profondes de la région Indo-Pacifique, souvent associées aux récifs coralliens. Les cônes sont également présents dans l'Atlantique tropical et le long des côtes africaines de l'Atlantique. Certains cônes ont été récoltés à plusieurs centaines de mètres dans la région néo-calédonienne, lors de campagnes menées par le Muséum national d'histoire naturelle et l'Institut pour la recherche et le développement (IRD).

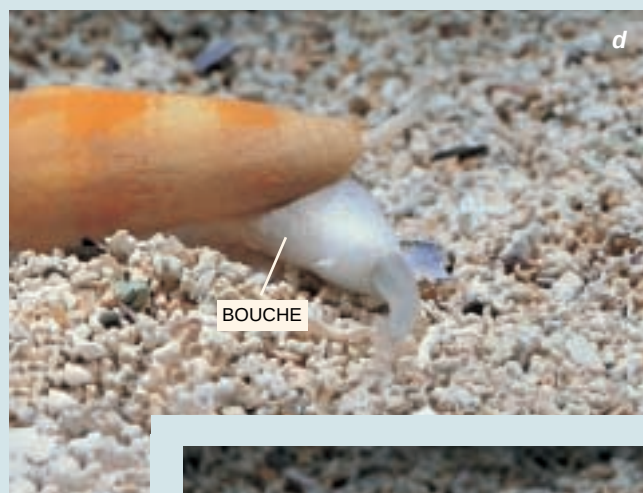
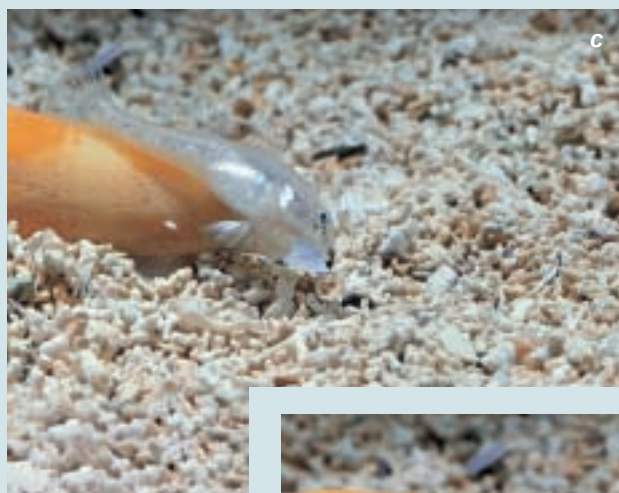
Les cônes qui vivent en eau peu profonde fréquentent tantôt le substrat corallien mort, tantôt les accumulations détritiques grossières ou les cuvettes sableuses. Dans leur milieu naturel, ils ne laissent apparaître que le siphon inhalant, qui leur sert à respirer et à repérer leurs proies par chimiotactisme et, parfois, située au-dessous et dépassant à l'extrémité de l'animal, la bouche dont l'enveloppe porte les pédoncules oculaires. L'animal rampe à l'aide d'un pied

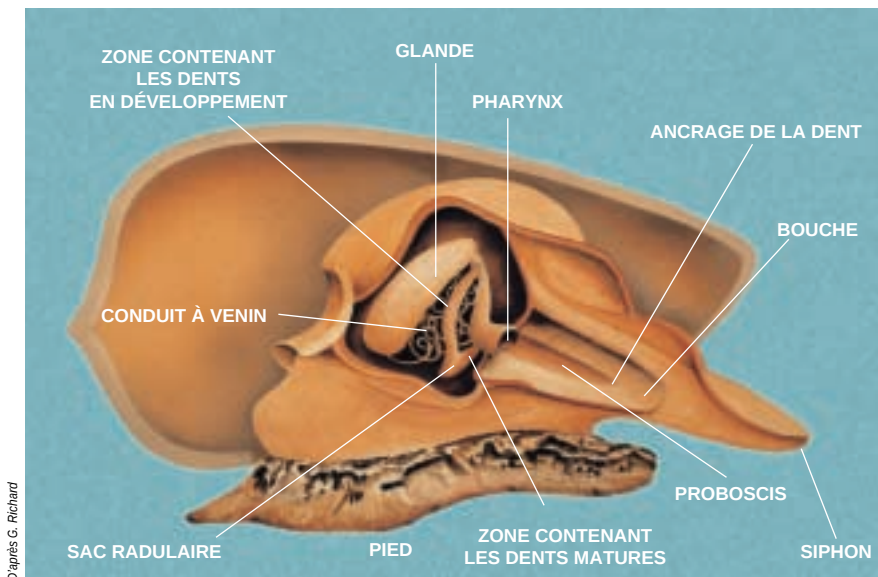
muscleux, en grande partie masqué par la coquille. Extrêmement variables, les coloris du siphon et du pied ne varient guère au sein d'une même espèce.

Sous cette apparence inoffensive, ces cônes sont de redoutables prédateurs carnivores. Ils ont tous un appareil venimeux qui leur permet de capturer leur proie, en projetant une dent, laquelle injecte le venin. Classés en trois groupes, ils sont soit piscivores (une cinquantaine d'espèces), soit malacophages, se nourrissant exclusivement de mollusques (une cinquantaine d'espèces également), soit vermivores (ils se nourrissent de vers) ; avec plus de

1. LES CÔNES sont de diverses tailles (de quelques millimètres à plus de 20 centimètres) ; leur coquille peut être conique, bi-conique, cylindro-conique, bulbeuse, cylindrique, et présente une grande variété de colorations selon les espèces. Elle est formée de 5 à plus de 10 tours de spires calcaires à enroulement dextre autour d'un axe central. L'ouverture de la coquille est longue, tantôt étroite (*Conus excelsus*), tantôt évasée vers l'avant (*Conus geographus* et *Conus tulipa*). Sur la page de gauche sont présentés des spécimens conservés au Muséum national d'histoire naturelle : *Conus gloriamaris* (1), *Conus textile* (2), *Conus generalis* (3), *Conus dusaveli* (4), *Conus imperialis* (5), *Conus bangalensis* (6), *Conus quercinus* (7), *Conus geographus* (8), *Conus excelsus* (9), *Conus tulipa* (10), *Conus marmoreus* (11), *Conus striatus* (12 et 14), *Conus milneedwardsi* (13) et *Conus ammiralis* (15).

Ces espèces, comme toutes les espèces de cônes, sont de redoutables prédateurs qui utilisent un appareil venimeux perfectionné pour capturer leurs proies. Certains d'entre eux se nourrissent de petits poissons et utilisent la technique de « pêche au harpon » (ci-contre) : un spécimen de *Conus consors* (a), à l'aquarium de La Rochelle, a repéré une proie et allonge son proboscis (b), situé sous le siphon proéminent. Le proboscis porte, à son extrémité, une dent radulaire, qui va lui servir de harpon. *Conus consors* s'est rapproché de quelques centimètres de sa proie ; il la harponne à l'aide de la dent qui sert également à injecter le venin. Le poisson se débat, mais il ne pourra pas s'échapper (c). *Conus consors* attire sa prise vers sa bouche et l'ingère en quelques secondes (d). Ce cône utilise un arsenal de toxines qui, dans un premier temps, tétanisent la proie : les nageoires du poisson se figent dès l'injection du venin (c).





D'après G. Richard

2. L'APPAREIL VENIMEUX des cônes est constitué de quatre organes principaux : la glande, le conduit à venin, le sac radulaire et le complexe pharynx-proboscis. La glande fonctionne vraisemblablement comme une pompe, favorisant, par ses contractions, l'éjection du venin dans la dent radulaire. Le conduit à venin, élaborant la sécrétion venimeuse, est un long tube pelotonné. Les dents radulaires sont stockées dans le sac radulaire qui contient un paquet de plusieurs dizaines de dents disposées en deux rangées parallèles. Les dents se forment dans la branche la plus longue, où elles existent à différents stades de leur développement. Elles sont d'abord très flexibles, puis durcissent lors de leur migration vers la branche la plus courte. Cette autre branche débouche dans le pharynx en avant du conduit à venin ; elle contient les dents achevées dont la pointe est dirigée vers l'ouverture du pharynx. Au début de la capture, une dent se remplit de venin lorsqu'elle passe dans le pharynx ; le proboscis s'en saisit.

500 espèces, les vermivores sont les plus abondants.

L'appareil venimeux des cônes se compose d'une glande qui se prolonge par un long canal, le conduit à venin. Ce conduit et le sac radulaire débouchent dans le pharynx. Le sac radulaire contient les dents radulaires à différents stades de leur développement. Le proboscis, un organe de quelques millimètres au repos, prolonge le pharynx. Il est entouré de la bouche, encadrée par deux tentacules portant chacun un œil à l'extrémité d'un pédoncule.

Quand l'animal veut capturer une proie, une dent radulaire se place dans le pharynx. La glande se contracte, et le venin emplit la dent. Le proboscis s'invagine pour la saisir et l'ancrer à son extrémité. Il s'allonge considérablement et, au moment opportun, il est brusquement et violemment projeté pour enfoncer la dent dans la proie. Le liquide venimeux contenu dans la dent s'écoule dans les tissus de la proie.

Cette dent reste plantée dans la proie et n'est pas récupérée par l'animal ; elle sera remplacée par une autre dent dans le pharynx. La proie est ingérée par la bouche qui s'élargit notablement. Toutes les espèces de cônes utilisent ce système d'envenimation, mais, comme

nous le verrons, les stratégies d'envenimation et la morphologie des dents varient selon les espèces.

Les cônes utilisent également leur appareil venimeux à des fins défensives. S'ils sont tous dangereux pour l'homme, seule la piqûre de certains d'entre eux déclenche de vives douleurs et entraîne, parfois, la mort. Les envenimations sont plus ou moins graves selon l'espèce du cône et la quantité de venin injectée. Tous les cônes piscivores sont une menace pour l'homme, car leurs toxines sont actives sur les vertébrés ; *Conus geographus* est l'espèce la plus dangereuse, infligeant des piqûres mortelles. Un autre cône, *Conus textile*, bien qu'il se nourrisse de mollusques, est parfois dangereux : dès 1705, le naturaliste hollandais Rumphius signale le décès d'une indigène de l'île de Banda, dans l'archipel des Moluques, à la suite d'une piqûre par un spécimen de ce cône. Certains cônes vermivores, notamment les plus grands d'entre eux, représentent un danger par la quantité de venin injectée. Les réactions ne sont, généralement, que des inflammations. Des petits cônes vermivores, tel que *Conus pulicarius*, font des piqûres nécosantes comparables à celles des abeilles.

Un médecin de Ponérihoun, en Nouvelle-Calédonie, raconte que, «le 16 septembre 1963, vers 11 heures 30, une fillette âgée de neuf ans, en parfaite santé, pêchait des coquillages en compagnie de deux camarades sur le récif situé au niveau de la tribu de Paama-Poindimié. Alors qu'elle avait ramassé un *Conus geographus*, elle ressentit une douleur assez vive au niveau de la main. Elle jeta le coquillage, avisant ses camarades qu'elle venait d'être piquée. Immédiatement, elle présenta aux points de la piqûre une macule érythémateuse accompagnée d'un léger œdème et, après quelques minutes, une syncope de courte durée, suivie de phases de convulsions avec des secousses musculaires très importantes. La mort survint environ 40 minutes après la piqûre venimeuse. L'examen de la victime n'a rien révélé de particulier, si ce n'est l'existence de trois petites tâches noires à l'endroit de la piqûre».

Les stratégies d'envenimation

Avec Jean-Louis Menou et Pierre Laboute, plongeurs de l'IRD et de la Marine nationale, nous avons observé, aux îles Chesterfield, entre l'Australie et la Nouvelle-Calédonie, le comportement de certaines cônes piscivores, malacophages et vermivores. Les plongées ont le plus souvent lieu à la tombée de la nuit, moment choisi par les mollusques pour chasser.

Il suffit de quelques secondes à *Conus consors*, une espèce piscivore, enfouie sous le sable, pour repérer sa proie, déployer son proboscis, armer une dent radulaire, projeter son proboscis, enfoncer la dent dans la proie et la gober ; la digestion durera plusieurs heures. Dès 1956, Alan Kohn, de l'Université de Washington, avait décrit la stratégie utilisée par *Conus striatus* et *Conus magus*, la même que celle de *Conus consors*. Tous ces cônes qui paralysent leurs proies avant de les ingérer utilisent la «pêche au harpon».

Conus geographus, une autre espèce piscivore, a adopté une tout autre stratégie : ce cône ouvre sa bouche, dont le diamètre atteint plusieurs centimètres, et l'utilise comme un filet pour piéger un ou plusieurs poissons. Le cône n'envenime les poissons qu'après les avoir capturés. Cette stratégie, également utilisée par *Conus tulipa*, est nommée la «pêche au filet». Nous avons aussi observé le comportement

de *Conus textile*, un cône qui se nourrit essentiellement de strombes, des mollusques sauteurs. Après avoir injecté une première dent radulaire dans le pied de la proie, le cône la libère de l'extrémité de son proboscis et en injecte une autre, quelques secondes après. Ce procédé est répété plusieurs fois jusqu'à ce que le strombe soit paralysé. Les cônes vermivores utilisent également plusieurs dents radulaires pour lacérer les vers et les couper en morceaux, ce qui en facilite l'ingestion.

Ces différentes stratégies d'envenimation nous ont conduits à étudier la morphologie des dents radulaires et leurs fonctions. Quel que soit le régime alimentaire, elles transpercent la proie et injectent le venin dans la plaie. Toutefois, la morphologie des dents radulaires est liée au régime alimentaire et à la stratégie d'envenimation adoptée. Les dents des cônes qui pêchent au harpon sont caractérisées par la présence d'un long harpon dont l'extrémité est incurvée ; après s'être ancrées dans les tissus de la proie, elles permettent aux cônes d'injecter le venin et de rapporter la proie vers la bouche.

Contrairement aux serpents, les cônes se déplacent lentement sur leur terrain de chasse. Malgré ce handicap, certains d'entre eux se nourrissent exclusivement de petits poissons qu'ils chassent à l'affût. La principale fonction du venin des cônes piscivores est donc d'immobiliser la proie. De même, le venin des cônes malacophages paralyse le pied des mollusques avant qu'ils ne se rétractent dans leur coquille. Cette nécessité d'immobiliser une proie a favorisé, au cours de l'évolution, la sélection de petites protéines (des peptides de 10 à 40 acides aminés), les conotoxines, qui agissent sur le système nerveux central et/ou périphérique. Le succès de la prédation est assuré, comme nous allons l'expliquer, par la combinaison de plusieurs conotoxines.

Les jonctions neuromusculaires, les zones de contact entre les ramifications des nerfs et les fibres musculaires sont les cibles les plus vulnérables et les plus exposées aux venins de cônes. Elles forment des synapses dont

la terminaison nerveuse est l'élément présynaptique et la fibre musculaire l'élément postsynaptique (voir la figure 4). La plupart des conotoxines perturbent la transmission neuromusculaire en agissant sur la terminaison nerveuse ou sur la fibre musculaire.

Pêche au harpon et paralysie rigide

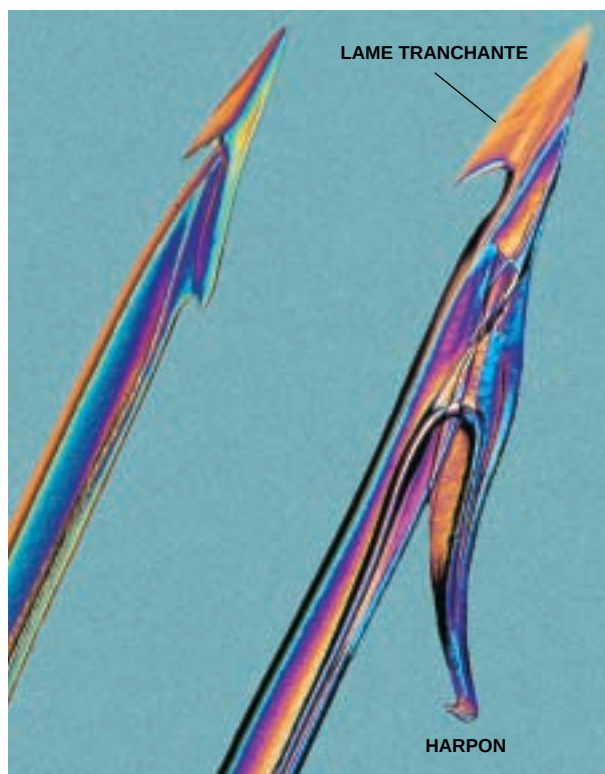
Lorsqu'un influx nerveux (potentiel d'action) propagé par un axone arrive à la terminaison nerveuse, celle-ci se dépolarise (une dépolarisation est une perturbation de la différence de potentiel qui règne de part et d'autre de la membrane cellulaire). Cette dépolarisation entraîne l'ouverture transitoire des canaux calcium présynaptiques. L'entrée d'ions calcium dans la terminaison déclenche l'arrimage, puis la fusion, des vésicules contenant de l'acétylcholine (un neuromédiateur) avec la membrane présynaptique. De l'acétylcholine est libérée dans la fente synaptique, et certaines molécules se fixent

sur leurs récepteurs localisés sur la fibre musculaire. Ces récepteurs-canaux sont aussi nommés récepteurs nicotiniques, car la nicotine s'y fixe également. Cette interaction entraîne un changement de conformation de ces récepteurs, qui s'ouvrent, laissant passer simultanément des ions sodium et potassium et, dans une moindre mesure, des ions calcium. Le changement de conductance électrique qui en résulte provoque une dépolarisation locale ; lorsque le seuil d'excitabilité électrique de la fibre musculaire est atteint, des canaux ioniques, localisés sur le muscle squelettique, s'ouvrent. Cette ouverture engendre un potentiel d'action qui se propage le long de la fibre musculaire et active la machinerie de la contraction (voir la figure 4). L'ouverture des canaux qui participent à la transmission neuromusculaire est transitoire ; ainsi, un potentiel d'action qui se propage le long d'un axone donne une seule contraction musculaire.

Baldomero Olivera, de l'Université de l'Utah, a montré que le venin du

cône *Conus purpurascens*, un cône qui pêche au harpon, déclenche deux symptômes lorsqu'il est injecté à un poisson : une paralysie rigide et une paralysie flasque. Le premier effet physiologique, la paralysie rigide, encore nommée choc excitotoxique, se caractérise par une tétanie et est assuré par la combinaison d'au moins deux conotoxines, la δ -P₆A et la κ -P₇A. La première (δ -P₆A) agit sur les canaux sodium et la seconde (κ -P₇A) sur les canaux potassium.

La conotoxine δ -P₆A se fixe sur les canaux sodium présynaptiques et en empêche la fermeture. À la jonction neuromusculaire, cette action se manifeste par une forte entrée d'ions sodium dans la terminaison et, par conséquent, par une dépolarisation prolongée de la membrane présynaptique, c'est-à-dire par une augmentation de l'excitabilité membranaire. Or, c'est une dépolarisation de la terminaison nerveuse qui aboutit à l'ouverture des canaux calcium déclenchant la cascade des événements qui aboutissent à la contraction musculaire. La dépolarisation maintenue, sous



3. LES DENTS RADULAIRES sont creuses et ouvertes à leurs deux extrémités, ce qui permet au venin de s'y accumuler et de s'écouler dans la plaie. Longues de quelques dixièmes de millimètre à plus de 20 millimètres, ces dents lacèrent les proies avec la lame tranchante de leur sommet. Elles sont maintenues à l'extrémité du proboscis pendant que la proie est transpercée et ingérée. Les dents radulaires des espèces vermivores et malacophages (par exemple, celles de *Conus textile*, à gauche) sont moins élaborées que celles des espèces piscivores qui « pêchent au harpon », tel *Conus striatus* : leurs dents (à droite) sont pourvues d'un long harpon dont l'extrémité peut être incurvée.

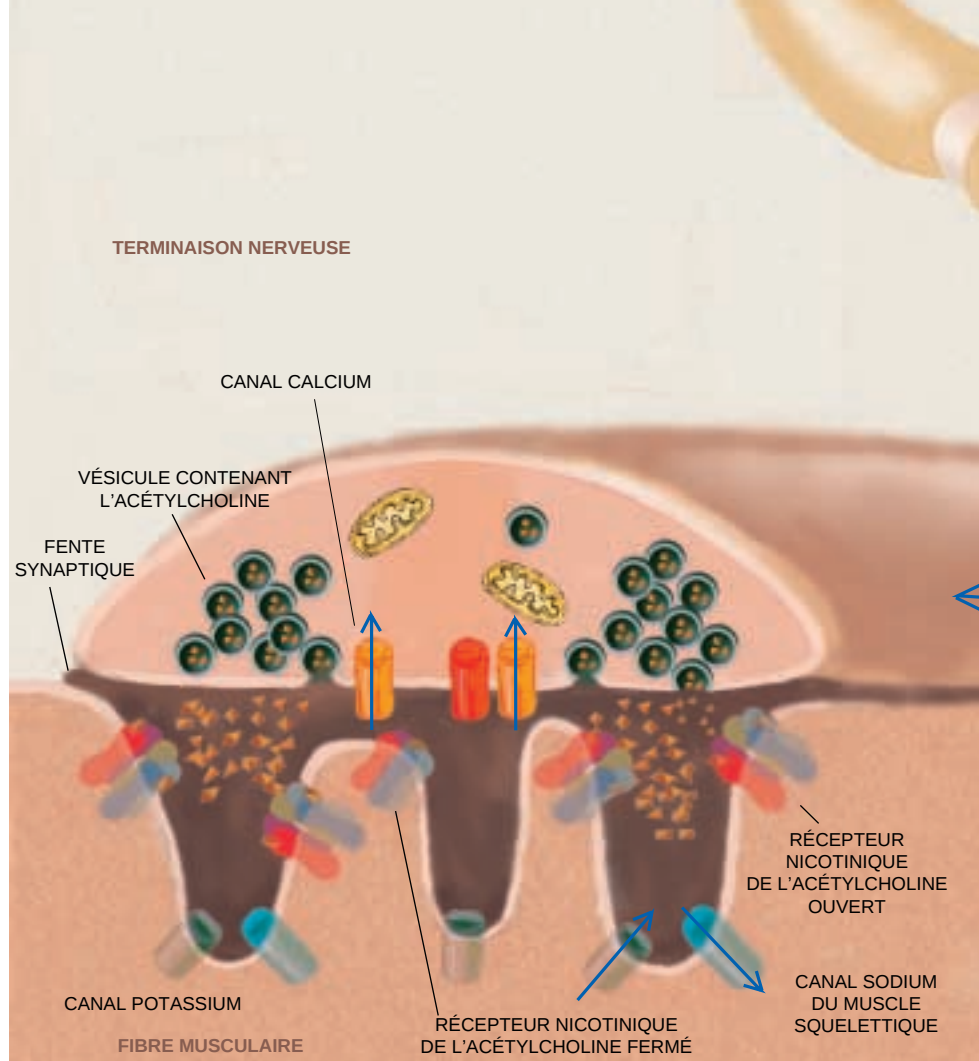
l'action de la δ -P₆A, se traduit par des contractions répétées du muscle. Selon B. Olivera, la κ -P₇A agit en synergie avec la δ -P₆A : la combinaison d'une entrée prolongée d'ions sodium et d'un blocage de la sortie des ions potassium se manifeste par une forte dépolarisation de la membrane des cellules excitables. Cela aboutit à des contractions musculaires répétées qui provoquent une tétanie (paralysie rigide) de la proie.

La paralysie flasque

Le deuxième symptôme provoqué par l'injection du venin de *Conus purpurascens* se caractérise par une paralysie flasque du poisson. Au moins trois toxines agissent en synergie pour bloquer la transmission neuromusculaire : l' α A-P₄A et la ψ -P₃E, qui bloquent toutes les deux des récepteurs nicotiniques de l'acétylcholine, et la μ -P₃A, qui bloque les canaux sodium du muscle squelettique. Dans ce cas, les toxines n'agissent plus sur les terminaisons nerveuses (présynaptiques), mais sur les fibres musculaires (postsynaptiques). En empêchant l'acétylcholine de se fixer sur ses récepteurs, les toxines α A-P₄A et ψ -P₃E bloquent la transmission neuromusculaire. Quant à la μ -P₃A, elle inhibe les canaux sodium, bloquant ainsi directement l'émission des potentiels d'action musculaire. Ainsi, l'action simultanée de ces toxines se traduit par un blocage de la contraction musculaire, qui se caractérise par une paralysie flasque.

Comme *Conus purpurascens*, *Conus consors* utilise la technique de la pêche au harpon. Avec l'équipe de Jordi Molgo, au laboratoire de neurobiologie cellulaire et moléculaire du CNRS, à Gif-sur-Yvette, nous avons montré que, dans le venin de *Conus consors*, il existe deux familles de conotoxines : l'une agit au niveau présynaptique en augmentant l'excitabilité des terminaisons nerveuses (l'action se traduit par un choc excitotoxique), et l'autre inhibe la transmission neuromusculaire (il en résulte une paralysie flasque).

À La Rochelle, dans le Laboratoire de synthèses et études des substances naturelles à activités biologiques, le SESNAB, dirigé par Yves Letourneux, nous avons alors isolé, à partir du venin brut de *Conus consors*, trois nouvelles conotoxines : la CcTx, la α -Cn₁A et la α -Cn₁B. La CcTx semble activer sélectivement les canaux sodium de la ter-



minaison, ce qui, par une entrée massive d'ions sodium, augmente l'excitabilité nerveuse. Cette toxine est responsable, du moins en partie, du choc excitotoxique provoqué par le venin brut de *Conus consors* (qui se manifeste par la tétanie des nageoires). Les deux conotoxines α -Cn₁A et α -Cn₁B bloquent les récepteurs nicotiniques de l'acétylcholine et participent ainsi à l'inhibition de la transmission neuromusculaire. Ainsi, *Conus consors* et *Conus purpurascens* utilisent deux groupes de toxines. Le premier agit rapidement et tétanise la proie : le poisson est immobilisé jusqu'à l'entrée en action de l'autre groupe de conotoxines qui bloque la transmission neuromusculaire. Par cette « stratégie pharmacologique » et la morphologie élaborée de leurs dents, ces cônes optimisent leurs chances d'immobiliser leurs proies.

La pêche au filet

Le cône le plus étudié, et aussi le plus dangereux, est *Conus geographus* qui a adopté la stratégie de la pêche au filet et non pas celle du harpon. Les premières études de toxicité de son venin

ont été entreprises dès 1962 par R. Endean, de l'Université de Queensland, en Australie, mais ce n'est qu'en 1978 que l'équipe de B. Olivera a isolé la première conotoxine de type α , l' α -G₁. En plus de cette toxine, *Conus geographus* en utilise deux autres (α -G₁A, α -G₂), trois conotoxines de type μ (μ -G₃A, μ -G₃B et μ -G₃C), qui bloquent sélectivement les canaux sodium du muscle squelettique, et une conotoxine de type ω (ω -G₆A) qui inhibe les canaux calcium présynaptiques. Cette dernière conotoxine empêche donc la libération d'acétylcholine qui se produit, normalement, après l'entrée d'ions calcium. Ces conotoxines agissent en synergie afin de bloquer la transmission neuromusculaire.

La stratégie de *Conus geographus*, qui ne paralyse ses proies qu'après les avoir piégées par la bouche, ne nécessite pas de toxines telles que δ -P₆A, κ -P₇A ou CcTx. En revanche, l'équipe de B. Olivera a récemment identifié dans le venin de *Conus geographus* trois autres toxines qui agissent spécifiquement sur le système nerveux central, et non pas sur la jonction neuromusculaire : la σ -G₆A, la conantokine-G et la contulakine-G.